



**« Docteur honoris causa »
de
L'Université Paul-Valéry–Montpellier III**

**Discours de
Son Excellence Monsieur Abdou DIOUF
Secrétaire général de la Francophonie**

Montpellier, le 9 novembre 2007
Seul le texte prononcé fait foi

Je voudrais vous dire combien j'ai été sensible au fait que vous ayez souhaité me décerner le diplôme de Docteur honoris causa de votre Université. J'y vois, avant tout, un geste d'amitié, et je vous en suis profondément reconnaissant. Je le conserverai précieusement, comme je conserverai de cette rencontre, avec vous, le souvenir d'un moment privilégié, parce qu'en cette période de mutations profondes – mutations politiques, économiques, sociales, culturelles – je suis convaincu que la mission de l'Université est plus que jamais essentielle.

L'Université incarne et doit plus que jamais rester - en amont de la société - ce lieu de réflexion indépendant, ce lieu où l'on débat, ce lieu où l'on conceptualise les enjeux de l'évolution du monde.

Mais par-dessus tout, l'Université incarne et doit plus que jamais rester ce lieu où l'on prépare les jeunes générations à accompagner, à encadrer, à réguler les transformations toujours plus rapides qui bousculent ce siècle commençant.

A cet égard, l'Université Paul-Valéry, dédiée aux sciences de l'Homme et de la Société, a plus que d'autres, sans doute, vocation à exercer cette exigeante mission.

Loin de moi l'idée de sous-estimer l'importance de l'enseignement scientifique ou technologique. Il n'en demeure pas moins que la science, la technologie, le progrès ne valent que s'ils sont encadrés par les garde-fous de la conscience, de l'éthique, du droit, en d'autres termes de cet humanisme dont vous serez appelés à devenir les dignes pourvoyeurs.

A cet égard, je ne partage pas le pessimisme de Paul Valéry lorsqu'il écrivait, en 1941, dans un monde certes dévasté par une guerre meurtrière, lorsqu'il écrivait à propos d'Henri Bergson : « Son erreur a peut-être été de penser que les hommes valaient que l'on fût leur ami. »

Et il ajoutait : « Bergson fut peut-être l'un des derniers hommes qui auront exclusivement, profondément, et supérieurement pensé, dans une époque du monde où le monde va pensant et méditant de moins en moins, où la civilisation semble, de jour en jour, se réduire au souvenir et aux vestiges que nous gardons de sa richesse multiforme et de sa production intellectuelle libre et surabondante, cependant que la misère, les angoisses, les contraintes de tout ordre dépriment ou découragent les entreprises de l'esprit. »

Nous serions pourtant fondés, quelque soixante ans après, à faire une lecture tout aussi sombre de la marche du monde, parce que nous sommes confrontés, nous aussi, à des angoisses et des contraintes de tout ordre, parce que nous sommes confrontés à une misère qui va en s'aggravant.

Que penser, en effet, d'une planète où la fortune des 358 personnes les plus riches est supérieure au revenu annuel des 45% d'habitants les plus pauvres?

Que penser d'une planète où 1 milliard d'êtres humains vivent avec moins de un dollar par jour, et 3 milliards avec moins de deux dollars par jour ?

Que penser d'une planète où plus d'un milliard de personnes n'ont pas accès à une eau potable ?

Que penser d'une planète où 1 enfant sur 5 n'a pas accès à l'éducation primaire, où 876 millions d'adultes sont analphabètes, dont deux tiers de femmes ?

Que penser d'une planète où 30 000 enfants de moins de 5 ans meurent, chaque jour, de maladies que l'on sait soigner, que l'on pourrait soigner ? Dans le même temps, 42 millions de personnes vivent avec le virus du sida, et il est d'ores et déjà établi, qu'à l'horizon 2020, certains pays africains pourraient perdre plus du quart de leur population active.

Nous serions fondés, quelque soixante ans après, à faire une lecture tout aussi sombre de la marche du monde parce que la paix entre les peuples et les nations semble, encore et toujours, inaccessible.

Que penser, en effet, d'une planète, certes libérée de la menace d'une guerre suspendue à la rupture d'équilibre entre l'Est et l'Ouest, mais qui laisse, depuis 1990, se multiplier les conflits meurtriers, le plus souvent à l'intérieur même des nations ?

Que penser d'une planète qui laisse perdurer, dans le plus grand désintérêt international, des crises dont les populations civiles sont les premières victimes, au motif de leur faible potentiel de déstabilisation ou de leur absence d'intérêt stratégique ?

Que penser d'une planète où les plus grandes puissances se contentent trop souvent d'adopter des résolutions, ou d'exprimer, par voie de communiqué, leur « vive préoccupation », et, cet exercice de style accompli, de retourner à leurs affaires internes ?

Nous serions fondés, enfin, quelque soixante ans après, à constater que « le monde va pensant et méditant de moins en moins, que la civilisation semble, de jour en jour, se réduire au souvenir et aux vestiges que nous gardons de sa richesse multiforme et de sa production intellectuelle libre et surabondante », parce que la diversité culturelle est plus que jamais menacée par l'uniformisation et la standardisation.

Que penser, en effet, d'une planète où des entreprises globales ont acquis la capacité quasi monopolistique de contrôler et de vendre le divertissement, le rêve, les valeurs, la pensée ?

Que penser d'une planète où la domination d'une langue unique, d'une culture unique et, en conséquence, d'une pensée unique, s'affermir de jour en jour ?

Nous serions, pour toutes ces raisons, fondés à penser, comme Paul Valéry, que ces réalités brutales, intolérables, ou insidieuses sont à même « de déprimer ou de décourager les entreprises de l'esprit », et j'ajouterai, la volonté d'agir, voire même de réagir.

Mais envers et contre tout, je reste persuadé que tous les hommes valent que l'on reste leur ami.

Je reste persuadé que vous, jeunes générations, avez toute votre place à prendre dans l'édification du monde de demain, dans l'édification d'un monde nouveau, d'un monde meilleur.

Je reste persuadé que vous serez les premiers acteurs des relations nouvelles que nous devons tisser, que vous devez tisser, dès aujourd'hui, avec les citoyens de l'Europe, avec les citoyens du Monde.

Et en venant à votre rencontre, aujourd'hui, j'ai souhaité vous porter un message de confiance et de volonté, qui est aussi et d'abord un message d'espérance.

Et je fais totalement miens ces propos de Paul Claudel lorsqu'il déclarait : « un jeune homme – j'ajoute aussitôt pour ma part une jeune fille - qui voit les choses telles qu'elles sont, et qui partage les convictions que j'ai, ce qu'il ressent devant le monde actuel, ce ne doit pas être une impression d'accablement, de découragement, mais plutôt d'enthousiasme. Il se dit que, dans un monde où il y a tant à faire, lui-même a sa part prescrite, et c'est plutôt une sensation d'exaltation, d'enthousiasme qu'il doit ressentir. »

Ces convictions quelles sont-elles ?

En ce qui me concerne, la conviction, tout d'abord, que nous avons les moyens technologiques, scientifiques, financiers d'éradiquer les fractures économique, sociale, sanitaire, éducative, numérique, et bientôt environnementale, et de partager, enfin, le savoir, les progrès, les richesses. Mais en avons-nous la volonté ?

Il faut dire, qu'en 1970, les pays en développement s'étaient engagés, sous l'égide de l'ONU, à investir 0,7% de leur Produit national brut dans l'aide publique au développement. Force est de constater, près de quarante ans après, que nous en sommes très loin.

Plus récemment, en 2000, ils s'étaient engagés à atteindre les Objectifs du Millénaire pour le développement en 2015. Au rythme actuel de l'aide, il faudra attendre plus de cent ans pour prétendre concrétiser, enfin, ces objectifs. Pouvons-nous le tolérer ? Il suffirait, pourtant, de dégager un investissement supplémentaire de 50 milliards de dollars par an pour que ces promesses deviennent réalité. C'est à la fois beaucoup, mais c'est aussi très peu au regard, notamment, des 1 118 milliards de dollars que l'on a consacrés, au cours de la seule année 2005, au budget militaire mondial.

La conviction, ensuite, que « le monde fini » qu'entrevoit Paul Valéry est aujourd'hui devenu réalité. L'abolition de l'espace, du temps, des frontières constitue une occasion inédite de nous rencontrer, de nous découvrir, de nous enrichir de la diversité de nos cultures. Mais en avons-nous la volonté ?

Il faut dire que pèse sur nous la menace de voir les cultures s'enfermer sur elles-mêmes, dans un mouvement d'exclusion et de négation violente de toute coexistence, tant à l'intérieur des nations qu'entre les nations. J'en veux pour preuve la multiplication, depuis quelques années, des guerres identitaires, des conflits ethniques ou religieux qui déchirent des peuples autrefois unis. J'en veux pour preuve, l'instrumentalisation, le dévoiement, que l'on fait de la culture, singulièrement depuis les attentats du 11 septembre 2001, pour exacerber les relations entre l'Islam et l'Occident.

La conviction, enfin, que nous n'avons d'autre choix, en raison de notre interdépendance croissante, que de gérer, ensemble, démocratiquement, les biens communs de l'humanité. Mais en avons-nous la volonté ?

Il faut dire qu'aucun Etat n'est en mesure, désormais, de résoudre seul les grands problèmes qui engagent, certes, le devenir de ses citoyens, mais qui engagent en même temps le devenir de la planète, parce que la plupart des défis sont devenus transnationaux. Aucun Etat n'est en mesure de relever seul le défi de la protection de l'environnement, de la maîtrise des flux migratoires, ou de la lutte contre le terrorisme international, pour ne citer que ceux-là.

Vous le voyez, tous les moyens, tous les progrès de la science et de la technique n'y feront rien tant que certains auront fait le choix de l'égoïsme, de l'indifférence, de l'isolationnisme, de l'unilatéralisme, plus grave encore, de la méfiance, du mépris, parfois même de la haine à l'égard de l'autre, de l'étranger.

Tous les moyens, tous les progrès de la science et de la technique n'y feront rien, tant que nous laisserons perdurer la situation par défaut qui s'est instaurée au lendemain de la guerre froide alors que nous aurions dû œuvrer en faveur d'un nouvel ordre mondial multipolaire, tant que nous continuerons à nous soumettre aux seules lois du marché au lieu de privilégier les principes et les valeurs du droit et de l'éthique, tant que nous continuerons à vouloir résoudre les crises d'aujourd'hui avec les organisations internationales d'hier, d'abord conçues par et pour les plus puissants des Etats.

Ne percevez, dans mes propos, aucun découragement. Bien au contraire ! Je le répète, je suis venu à votre rencontre pour vous délivrer un message d'espérance, de volonté, de confiance. La confiance que j'ai en la capacité et en la volonté des jeunes générations que vous incarnez à penser et à mettre en œuvre une nouvelle gouvernance mondiale, à maîtriser la mondialisation, à instaurer une démocratie planétaire, solidaire, unie sur des valeurs universelles, mais respectueuse des différences.

Alors ne faites pas de trop petits rêves, car ils n'ont pas le pouvoir de faire avancer les Hommes. Ne doutez pas qu'un petit groupe d'individus conscients et engagés puisse changer le monde. Car c'est de cette façon que cela s'est presque toujours produit. Persuadez-vous, enfin, comme l'affirmait Victor Hugo, « qu'il n'est rien au monde d'aussi puissant qu'une idée dont l'heure est venue ». Et cette heure est venue.